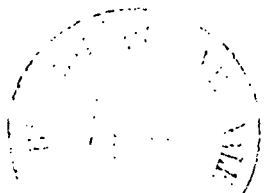


SUR NOTRE PROGRAMME



Que la *Revue de Synthèse historique* réponde à un besoin, c'est ce que l'accueil fait à l'idée première de cette publication a paru démontrer. Il ne s'agit donc pas ici de développer un programme dont l'intérêt est sans doute évident : on voudrait plutôt répondre à quelques objections qu'on connaît ou qu'on pressent et donner sur un ou deux points d'une importance capitale des explications aussi précises que possible.

Notre programme est vaste, certains diront démesuré. — Il a semblé bon d'indiquer largement tout ce que pouvait embrasser une revue de synthèse historique. Parmi les germes vivants, il n'y en a jamais qu'un petit nombre qui croissent. Parmi les idées, il s'opère de même une sélection inévitable ; et il faut qu'un programme soit trop riche pour l'être assez. C'est par le développement de la *Revue* qu'on verra ce qui est destiné à prospérer et ce qui n'a point d'avenir. Rien ici de rigide, mais la souplesse même de la vie : il est possible que l'intérêt de telle partie du programme s'épuise à un moment donné, que tel genre d'articles fasse place à tel autre d'abord négligé.

Les études théoriques seront peut-être nombreuses au début : à moins de redites, c'est une veine qui ne saurait tarder à s'appauvrir. Et, d'ailleurs, il ne faut pas que le mot de *théorie* donne des inquiétudes : il n'appelle pas nécessairement, il n'appelle absolument pas ici des considérations vagues, trop générales, émises par des penseurs qui n'aient aucune pratique de l'histoire. On voudrait surtout avoir et on compte obtenir une série d'articles sur la méthode des diverses sciences historiques. Faire ressortir ce qu'il y a de propre et ce qu'il y a de commun à l'histoire politique, à l'his-

toire économique, à l'histoire des religions, à celles de la philosophie, des sciences, de la littérature et des arts; recueillir les résultats de l'expérience, les réflexions d'esprits distingués qui se sont appliqués avec succès à telle ou telle partie de l'histoire; amener les philosophes à préciser une section importante de la logique des sciences qui, même dans les meilleurs traités, est encore vague et imparfaite : cela n'est peut-être pas sans utilité. Il ne paraît pas qu'une science soit dans de meilleures conditions pour être abandonnée à la routine et à l'empirisme. Et si la théorie, en général, ne fait guère que consacrer la pratique, la préoccupation d'aboutir à la théorie peut faire accomplir à la pratique des progrès.

Plus que la partie théorique du programme, celle de psychologie historique semble destinée à s'enrichir peu à peu. Les articles, sur ce point, en appelleront d'autres. Aboutir en histoire à la psychologie, voilà qui est tout à fait nécessaire, mais qui est infiniment délicat. Cette *Revue*, en provoquant des travaux de ce genre, n'en veut pas dissimuler les difficultés : elle ne tient pas à encourager des fantaisies qui n'ont rien à voir avec la science. Elle voudrait amener à la synthèse les recherches solides d'érudition, non seulement en les rapprochant, mais en les approfondissant et en les unifiant; elle souhaite donc d'obtenir des essais de psychologie historique — mais précis, et pour cela méthodiques et restreints.

C'est à dessein, par exemple, que le programme, pour la psychologie des peuples, annonce spécialement des études de psychologie provinciale. La *Völkerpsychologie* allemande est souvent vague : ces études ne peuvent être que vagues quand leur objet est trop vaste. On ne saurait aller en même temps au large et à fond. La *Völkerkunde*, la *Kulturgeschichte*, les revues de folk-lore et de traditions populaires, les annales des provinces, accumulent les documents et les renseignements. Il y a maintenant, dans beaucoup de nos Universités, des cours régionaux d'histoire, d'art, de littérature. Que des esprits capables de recueillir le détail et d'embrasser les ensembles s'attachent à des individualités historiques moins énormes, moins écrasantes, mieux définies parfois que les peuples : c'est une œuvre qui vaut d'être recommandée. Dans ce numéro même, une introduction éloquente convie les travailleurs à ces études, qui peuvent être abordées par des côtés différents, soit par la géographie, soit par l'histoire, mais qui tendent toujours, et qui aboutiront en définitive, à la psychologie.

Mais cette synthèse historique, cette psychologie où aspire la *Revue nouvelle* — qu'est-ce par rapport à la sociologie? Voilà surtout la question sur laquelle, pour contenter les esprits exigeants, il convient de s'expliquer. C'est la position scientifique de la *Revue* qu'il s'agit de préciser. Les indications qu'on va donner seront à dessein assez peu appuyées. Il ne faut pas, en effet, qu'on ait l'air d'apporter des solutions dès le début, alors qu'on se propose surtout de faire apparaître les problèmes, pour que tous ici travaillent à les résoudre peu à peu, méthodiquement.

Quelques considérations historiques ne seront d'ailleurs pas, on le verra, sans utilité.

Une période de l'évolution des études historiques en France a commencé aux environs de 1870 — il ne serait pas absolument juste de dire après les événements de 1870-71. La fondation de l'École des Hautes Études sous le ministère Duruy, la création de la *Revue Critique* (1866) montrent que la nécessité de transformer notre haut enseignement, de relever notre science, était apparue avant nos désastres. La conviction qui régna après la guerre, que la victoire de l'Allemagne était le triomphe de la science allemande, ne fit que donner plus d'ampleur à la réforme entreprise.

On trouve dans l'importante Introduction que M. Monod, en 1876, a écrite pour la *Revue Historique*, des renseignements sur l'état de l'histoire, en France, à cette époque. « On a, dit-il, compris le danger des généralisations prématurées, des vastes systèmes *a priori* qui ont la prétention de tout embrasser et de tout expliquer... On a senti que l'histoire doit être l'objet d'une investigation lente et méthodique où l'on avance graduellement du particulier au général, du détail à l'ensemble; où l'on éclaire successivement tous les points obscurs afin d'avoir des tableaux complets et de pouvoir établir sur des groupes de faits bien constatés des idées générales susceptibles de preuve et de vérification » (pp. 33-34).

Or, si l'on considère la nature du travail historique dans ce dernier tiers de siècle, cet effort prudent, limité de parti-pris, cette préoccupation d'une « bonne méthode » à appliquer plutôt que de larges résultats à obtenir, on comprend mieux les progrès rapides de la sociologie, la popularité qu'elle a conquise. — Sans doute, les causes de ce succès sont multiples : la plus importante de toutes, c'est l'excellence de cette idée qu'il y a du social en his-

toire, que la solidarité sociale est un élément d'explication historique ; et une telle idée, d'ailleurs, avait trop de rapport avec les préoccupations pratiques du moment pour n'être pas en faveur aussitôt qu'elle fut mise en lumière. — Mais il semble que, pour bien des gens, la sociologie avait surtout le mérite de répondre au goût permanent des idées générales : elle réintroduisait de la philosophie dans l'histoire — et cela d'autant plus que les premiers sociologues étaient des spéculatifs qui renouvelaient à leur façon les tentatives vagues et contradictoires des philosophes allemands ou français de la fin du XVIII^e siècle et des débuts du XIX^e. Ils tiraient d'une idée juste et féconde des conséquences arbitraires ou fantaisistes, tout comme de l'idée de race ou de l'idée de milieu — utilisables et fécondes, elles aussi — d'autres l'avaient fait antérieurement. De plus, ils absorbaient l'histoire entière dans la sociologie.

Or, sans vouloir nier l'intérêt qui peut s'attacher à certaines considérations et spéculations de philosophie sociale, nous croyons que la sociologie, pour se constituer, doit être, avant tout, une étude positive de ce qui est social dans l'histoire ; nous croyons qu'elle doit partir des données concrètes de l'histoire. Il nous semble que, parmi les sociologues français, le grand mérite de M. Durkheim et de son groupe, — mérite que ne sauraient méconnaître ceux-là mêmes qui contestent telle idée générale du fondateur de l'*Année Sociologique*, — c'est d'avoir appliqué une méthode précise, expérimentale, comparative, aux faits concrets de l'histoire. Il est possible qu'il y ait à tirer des indications utiles d'une étude — fondée sur les faits, mais plus abstraite — des formes d'association : mais étudier les faits économiques, religieux, moraux, juridiques, politiques, de ce point de vue concret et comparatif, voilà qui est d'une utilité manifeste.

Il y aura donc dans cette *Revue* une part de sociologie positive ; et cette part devait revenir, puisqu'ils ont bien voulu s'en charger, à des collaborateurs de l'*Année Sociologique*. Il pourra y avoir à d'autres places des interventions variées, des discussions (et on les souhaite) sur la philosophie sociale, sur les conceptions de la sociologie : mais ce qu'on trouvera dans la partie des *revues générales*, c'est le résultat des recherches positives et des méthodiques analyses de l'*Année Sociologique*.

Si légitime et si importante que soit la sociologie, épuise-t-elle

toute l'histoire? Nous ne le croyons pas. Mais, quelles que soient nos convictions, on reconnaîtra qu'il y a là, tout au moins, un problème. La sociologie est l'étude de ce qui est social dans l'histoire : mais tout y est-il social? Le rôle des individus, le rôle des grandes individualités historiques, dont la sociologie comparative n'a pas à tenir compte, — si faible qu'on le suppose, — est-il absolument négligeable?

Il y a un premier degré des études historiques, qui est l'érudition brute, où les faits sont soumis à la critique. Les faits éprouvés, matière première de l'histoire, peuvent être ensuite traités de deux façons, soit qu'on les groupe par rapport à certaines unités — grands hommes, peuples, époques, institutions — en séries, pour ainsi dire, individuelles ; soit qu'on les compare, pour connaître ce qui partout dans l'histoire est semblable, pour découvrir le général dans la succession des événements particuliers, dans la diversité des individus et des peuples. Il est nécessaire — et cela peut sembler plus scientifique — que l'historien étudie ce qui se retrouve, étant éminemment social, partout et toujours ; qu'il cherche les étapes — s'il en est — qui se reproduisent partout et toujours dans l'évolution des sociétés. Mais il n'est pas moins nécessaire peut-être que l'historien s'attache dans une certaine mesure aux particularités individuelles qui différencient l'histoire et par lesquelles s'expliquent les transformations même les plus générales des sociétés. Et plus on étudie des formes élevées de sociétés, plus peut-être — au moins jusqu'à un certain degré de développement — l'importance de ce qui est individuel croît en raison même du progrès des sociétés. Il est curieux de constater que, si déjà la sociologie religieuse est aux prises avec des difficultés incontestables, on n'a guère essayé jusqu'ici de constituer la sociologie philosophique. Ce n'est pas, à vrai dire, que l'évolution de la philosophie échappe à toute action sociale ; mais c'est, sans doute, que l'histoire des idées dépend des individualités pour une large part, et peut-être aussi a des caractères spéciaux qui la rendent peu accessible au pur sociologue.

Il semble donc que l'œuvre historique puisse être attaquée de façons diverses. C'est rendre un réel service au sociologue — comme d'ailleurs à l'anthropologiste ou à l'ethnographe — que de l'inviter à préciser, à restreindre sa tâche, au lieu de lui permettre d'aborder tout et de résoudre les problèmes, grands et petits, de

l'histoire de son point de vue personnel. La synthèse historique n'est pas pour brouiller ce qui commençait à être démêlé, mais pour amener, tout ensemble, les diverses équipes à mieux accomplir chacune leur tâche propre et à mieux s'entr'aider en concevant plus nettement l'œuvre commune.

Et il semble aussi que les tâches diverses qu'unifie la synthèse historique doivent aboutir, en fin de compte, à la psychologie. L'étude comparative des sociétés doit aboutir à la psychologie sociale, à la connaissance des besoins fonciers auxquels répondent les institutions et de leurs manifestations changeantes. L'étude des séries historiques, doit aboutir à la psychologie des grands hommes d'action et de pensée, des individualités ethniques, des moments critiques de l'histoire. Et c'est une question de psychologie, importante et délicate, à élucider que celle du rôle joué dans l'histoire par l'élément intellectuel.

De l'ensemble de ces études, de l'élaboration de cette psychologie historique, dépend non seulement l'intelligence du passé, mais la direction de l'avenir. On a dit avec raison que le biologiste néglige les particularités de chaque organisme individuel. On n'en saurait dire autant du médecin. Il faut à celui-ci la connaissance et du général et du particulier — ou mieux de l'individuel. Et il en est de même du politique idéal : or le politique idéal, c'est l'historien parfait.

Certaines indications de ces pages auraient besoin d'être ou complétées par des preuves ou atténuées par des réserves. Encore une fois, tout ceci est, non posé en principe, mais proposé à la discussion. Les amis de cette *Revue* y feront, avec le temps, apparaître la vérité. — Elle n'aura, d'ailleurs, pour adversaires irréductibles que ceux que le mot seul de synthèse effarouche ou irrite. Il y a des esprits, d'une valeur indéniable, qui ne conçoivent la science que sous forme de recherches menues, et qui, le détail étant infini, n'avancent dans ces recherches que pour voir reculer le but. Ils prennent en pitié les imprudents qui veulent dépasser l'horizon étroit de ce qu'ils ont étudié personnellement et qui aspirent à se donner une vue d'ensemble, fût-ce sur un domaine encore limité. Ils estiment que, de temps à autre, l'esprit humain est pris de fringales de synthèse qui compromettent le travail patient d'analyse. Tous les trente ou quarante ans, disent-ils,

l'humanité pensante s'abandonne à une folie passagère qu'elle prend pour une activité normale.

Si ce besoin se manifeste régulièrement, c'est, sans doute, qu'il est foncier dans notre nature. La poussière des faits n'est rien. Il n'y a de science, selon la vieille formule, que du général. Des pages profondes montreront ici que l'analyse et la synthèse sont logiquement inséparables. En fait, l'une ou l'autre domine. On généralise prématurément : de là des réactions d'analyse. On se perd dans l'analyse : de là des réactions de synthèse. Les retours de synthèse ont l'avantage de rappeler le savant à la conscience de son rôle. Si la science n'était que la satisfaction d'une curiosité de reportage rétrospectif, elle serait singulièrement vaine. Le collectionneur de faits n'est pas plus estimable que le collectionneur de timbres-poste ou de coquillages. La synthèse est utile, même moralement, en faisant concevoir la dignité de la science.

Et peut-être à chaque fois que se renouvelle cet effort de synthèse, se produit-il dans de meilleures conditions : il est tout ensemble plus légitime et plus prudent. Au lieu de suppléer l'analyse, il ne fait que compléter l'analyse¹. — Ici, l'organisation des *revues générales* d'histoire concrète, les noms des auteurs de ces revues suffiraient à montrer sur quelle base solide s'appuyera désormais l'étage supérieur de synthèse. Établir où en est le travail, ce qui est fait, mais aussi, mais surtout ce qui est à faire, ce n'est pas clore prématurément la recherche, c'est la régler, c'est obtenir une meilleure répartition des efforts. Si l'on souhaite que l'esprit de synthèse descende de plus en plus dans l'analyse pour la rendre plus efficace, plus consciente, plus joyeuse, on veut que la précision, que la rigueur des travaux analytiques subsiste dans les essais de synthèse.

Que personne ne craigne un retour de la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire — car le mot, en lui-même, n'a rien de mauvais — de l'*a priori*, de la métaphysique, des nuées en théorie et, par suite, des utopies en pratique. Il serait fâcheux de confondre avec

1. Je citerai encore l'*Introduction de la Revue Historique*. Nous sommes, disait M. Monod en 1876, dans une période « de préparation, d'élaboration des matériaux qui serviront plus tard à construire des édifices historiques plus vastes... Les esprits généralisateurs, les artistes (?), viendront à leur tour mais animés de réserve et de prudence, ne se servant que de matériaux éprouvés et authentiques, et laissant volontairement inachevées les parties de l'édifice que la science ne peut retrouver et dont l'imagination seule peut deviner vaguement les formes probables » (pp. 34-35).

les généralisations issues de la fantaisie ou du raisonnement les généralisations fondées sur le savoir acquis. C'est de la science qu'on veut faire ici, de la science vraie, et de la science pleine. Nul n'entrera ici, pourrait-on dire, s'il n'est muni de la bonne méthode.

Au surplus, il ne faut pas trop promettre. Il y aura dans cette entreprise, comme dans toute œuvre humaine, de l'inégalité, des défaillances. Au début surtout, on assistera peut-être à des tâtonnements. Ceux qui approuvent le dessein seront indulgents pour l'essai. Il dépend, d'ailleurs, de quiconque croit la tentative opportune de la faire aboutir pour sa part, en apportant sa bonne volonté, des indications, des objections dont on profitera. Ce sera ici un laboratoire de science, où, s'il se produit des erreurs, on travaillera en commun à les réparer. Cette *Revue* est ouverte à tous ceux que son objet intéresse. Et l'idée d'où elle procède est bien propre à unir les efforts : c'est qu'il y a, dans les sciences humaines, une tâche urgente et une bonne tâche à accomplir qui, par delà les hommes de science, doit servir l'humanité.